

ESPACE ÉCLAIR

Jacques Roman donne à entendre

INSOMNIA ou LE DIABLE EN LIBERTÉ de Henry Miller

Mercredi 29 janvier 2014 à 19 h

Jeudi 30 janvier 2014 à 19 h

Vendredi 31 janvier 2014 à 19 h

Samedi 1 février 2014 à 11 h

Mon *uguisu*, comme les Japonais appellent le genre de rossignol femelle, non seulement avait la voix juste, mais avait aussi cultivé le goût du *ukiyoe*, du *shabu-shabu* et des octaves les plus secrets de la langue anglo-saxonne. J'avais toutes les peines du monde à inventer quelque chose qu'elle n'eût déjà vu, lu ou entendu. Parfois, la nuit, quand elle avait épuisé son répertoire, j'allais me coucher en fredonnant une de ces rengaines sentimentales qu'elle m'avait inoculées. (Plus grand que le plus grand des amours du monde, tel est l'amour que je te donnerai). Puis, peu avant l'aube, je me levais de mon lit d'extase, pour peindre une aquarelle que je lui apporterais le soir venu. Je n'avais pas encore atteint le stade de l'Insomnie. Tout cela n'était qu'euphorie, ponctuée de temps à autre par un rêve mouillé où l'archétype de la mère se mêlait monstrueusement au rossignol.

Pour rendre l'affaire encore plus délirante, j'étais devenu un drogué de Scriabine, remué jusqu'au fond de l'être par ses quarts non résolues et ses effets étincelants d'arcs-en-ciel à la cocaïne dans les parties hautes. En même temps je me mettais à relire les contes bleus de Knut Hamsun pour éperdus d'amour, notamment *Mystères*. Je me reprenais à m'imaginer sous les traits d'un nouveau Herr Nagel, avec sa boîte à violon pleine de linge sale. Lors de mes promenades quotidiennes autour du pâté de maisons, je me prenais à répéter une de ses phrases mémorables : "Bonjour, Froken. Dis, on peut caresser ton petit hérisson, aujourd'hui ?" Tout et rien pouvait m'enflammer, même un calendrier japonais. J'étais ensorcelé et ébaubi. J'allai jusqu'à acheter un pot-de-chambre en majolique, que je n'ai jamais utilisé. Je me faisais des grimaces dans le miroir en me rasant, rien que pour me prouver que je pouvais avoir l'air heureux et dément à volonté.

Finalement il y eut l'orteil cassé, les coups de téléphone imaginaires - et l'Insomnie. J'étais désormais mûr pour la phase Swedenborgienne - en d'autres termes, la transition menant au *Gestalt* mystico-doloroso. Les anges grouillaient autour de moi comme des pigeons ivres. Des langages que j'avais oubliés me revenaient à la langue malgré moi, et dans leur perfection syntaxique. Je communiais avec les disparus aussi facilement qu'avec mes voisins d'à côté. Avant et après le petit déjeuner, j'allais à la synagogue, pour communier avec feu Baal Shem Tov. A déjeuner, c'était *Gaspard de la Nuit* sous les traits de Gilles de Rais. J'avais un pied sur l'échelle de Jacob et l'autre dans une fosse septique. Bref, j'étais bon pour craquer de toutes les coutures.

C'est dans cet état cacodémonique que je commençai mes peintures verbales qui, ainsi que je l'ai déjà dit, ne sont ni Pantalon ni Pantagruel, mais "consubstantielles", "perméables et maculées". Ce fut dans cet esprit que Maeterlinck et Schmetterlink s'unirent dans les béatitudes conjugales, assistés de houris, de divas et d'odalisques. C'était l'heure des sorcelleries où le Dragon traverse l'Ecliptique et où les travestis se mettent à contrefaire l'amour charnel. Mon furieux désir d'insolite et d'incongru était à son zénith. Je n'avais qu'à penser à un cheval, n'importe quelle vieille rosse, et il était là, caracolant sur les pattes de derrière et jetant des flammes par les nasaux. (Et mon *uguisu* ? Probablement occupée à se faire les ongles des pieds, ou s'affairant à convertir ses pourboires en yens imaginaires). Quelle fût l'image qui me passait par l'esprit, elle suffisait à m'exacerber et à m'aiguiser le vocabulaire. Tout en peignant, je lui parlais en japonais, en Ourdou, en Chocktaw ou en Swahili. Je la glorifiais et la traînais dans la boue en même temps. A l'occasion, m'inspirant de Bosch l'initié, je la dépeignais à l'intérieur d'un sablier grouillant d'araignées, de phalènes, de fourmis et de cafards. Peu importait le décor, elle avait toujours l'air angélique, virginal, insondable.

A cinq heures du matin, d'habitude, le réveil sonnait - signal qu'il fallait prendre un somnifère, et bonsoir. D'ordinaire j'avais le sommeil léger, je continuais à écrire ou à peindre en rêve, ou alors à inventer des mots croisés dépourvus de sens. Parfois je tentais d'établir la carte de mon thème astrologique pour les mois à venir, mais sans succès. Finalement, l'anima, *son anima à elle*, qui n'avait cessé de me traquer, périt d'inanition.

Au lieu de mes gribouillis-bariolages nocturnes, je me mis à jouer du piano, en commençant par Czerny et en continuant par Leschetitzky et son copain d'écurie, Lord Busoni. Je transposais tout en fa dièse mineur et, ce faisant, me rompis tous les ongles. De cette manière, je finis par exorciser le Dybbouk et par le cravater. J'appris à vivre avec mon Insomnie et même à la savourer. La dernière touche fut de libérer le rossignol de sa cage dorée et de lui tordre tranquillement le cou. Dès lors, nous avons vécu heureux à jamais, ce qui est la marque de l'amour vrai.

Henry Miller